

Lise Mernier<sup>1</sup>

## Le pouvoir des mots : enjeu du féminisme

« Il existe une expression dans la langue française, où le masculin ne l'emporte pas. C'est la chasse aux sorcières. C'est étrange quand on y pense. »<sup>2</sup>

À l'occasion de la sortie des *Mots du contre-pouvoir* - notre dictionnaire féministe, antiraciste et militant<sup>3</sup> -, une rencontre au PointCulture de Bruxelles le 24 juin 2021 a été organisée. En table ronde, se sont rencontrées Lisette Lombé (slameuse, artiste pluridisciplinaire passe-frontière et animatrice d'ateliers), Laurence Rosier (professeure de linguistique à l'ULB et autrice notamment de *Salope... et autres noms d'oiselles*, P.U.B., 2015), Camille Wernaers (journaliste chez, entre autres, les Grenades et Axelle Mag, spécialisée dans les questions féministes) et Typhaine D. (autrice, comédienne, metteuse en scène, YouTubeuse, formatrice et conférencière féministe). Quatre femmes, dont le corps et le cœur de métier sont l'usage des mots, leur sens, leur signification et leur interprétation dans la société. Elles ont ainsi parlé du pouvoir et du poids que peuvent avoir les mots.

Cette analyse reprend les pistes qui ont été partagées lors de cette rencontre, et continue la réflexion au-delà.

### Le français : une langue sexiste ?

Voici une petite devinette : « Un enfant est en voiture avec son père quand ils ont un grave accident. Le père meurt sur le coup, et le fils est transporté à l'hôpital et doit se faire opérer d'urgence. Le meilleur chirurgien de l'hôpital est appelé dans la salle d'opération, mais dès l'entrée dans la salle, le chirurgien voit l'enfant et dit d'une voix blanche "Mais je ne peux pas l'opérer, c'est mon fils". Comment cela est-ce possible ? »

Alors... Avez-vous trouvé ? C'est possible car le chirurgien est la mère de l'enfant blessé. Si vous avez mis du temps à trouver cette réponse, ou si vous avez tout simplement pensé que l'enfant avait deux pères, c'est bien parce que les termes « chirurgien » et « le meilleur de l'hôpital » ont d'abord réveillé dans vos représentations mentales une image au masculin.

Cet exemple permet de démontrer que la prétendue universalité du genre masculin, qui jouerait le rôle générique neutre, n'est pas vraie. En effet, quand on utilise le masculin, on produit un imaginaire qui tend vers une représentation genrée, et qui nourrit ainsi des pensées, cloisonnant les genres dans des rôles présumés.

---

<sup>1</sup> Chargée de projets chez Corps écrits

<sup>2</sup> Isabelle Sorente, *Le complexe de la sorcière*. Edition Latte, 2020

<sup>3</sup> Féministe toi-même, *Les mots du contre-pouvoir. Petit dico féministe, antiraciste et militant*. Editions Academia, 2022

Reprenez la même devinette. De quelle couleur de peau avez-vous imaginé le chirurgien ?

Blanche... N'est-ce pas ? La même chose se produit avec la « race ». Notre langue, en tous cas l'usage traditionnel qu'on en a, participe à construire des stéréotypes sexistes et racistes. Il semble donc nécessaire de proposer une analyse féministe inclusive de comment le langage fonctionne et ce qu'il crée.

### **Histoire de la masculinisation**

C'est parce que le langage est un puissant moteur de création et perpétuation de représentations que d'une part, il est - et a toujours été - un haut lieu de la lutte féministe, et d'autre part qu'il est justement si difficile à faire évoluer. En effet, Monique Wittig écrivait déjà il y a 40 ans que si « [d]urant ces vingt dernières années, la question du langage [...] est entrée dans les discussions politiques des mouvements de lesbiennes et de libération des femmes, c'est qu'il s'agit là d'un champ politique important où ce qui se joue, c'est le pouvoir »<sup>4</sup>.

Pourtant, au fil du temps, les langues évoluent et varient, tout le monde s'accorde là-dessus. Par contre, souvent, n'est pas pointée la corrélation entre ces évolutions et le système de pouvoir qu'est la domination sur le genre qui agit sur la culture et donc aussi sur la linguistique.

Le lien entre pouvoir, genre et évolution de la langue remonte à bien longtemps. L'histoire le montre à plusieurs reprises. Aux 13<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècles, on voit une masculinisation de la langue se mettre en place « naturellement », sans théorisation, car l'Eglise prend de plus en plus de pouvoir, créant les universités où seuls les chrétiens de genre masculin sont autorisés à entrer. Les diplômes universitaires deviennent le Saint Graal pour accéder aux métiers d'influence et à la fonction publique. Les femmes se faisant écarter des lieux d'influence et de pouvoir, la langue marque de plus en plus le masculin. Un nombre de métiers par exemple n'existent plus qu'au masculin.

Ensuite, à la fin 15<sup>e</sup>-début 16<sup>e</sup> siècle, au sortir de la guerre de Cent ans, une démasculinisation est en œuvre dans la langue française, car beaucoup de femmes arrivent ou reviennent à des postes de pouvoir - héritières du trône, gouvernantes, chargées de missions culturelles de la Cour, etc. Les lettré-es créent et récupèrent des anciens mots pour les femmes de la Cour, les femmes qui les dirigent. Beaucoup de mots en -trice reviennent ou deviennent langage courant.

Jusqu'à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, dans la sphère intellectuelle et bourgeoise, ces changements amènent réflexions et polémiques mêlant « les questions de "hautes politiques" (les femmes peuvent-elles gouverner ?), de "politique familiale" (les femmes peuvent-elles ne pas obéir à

---

<sup>4</sup> Monique Wittig, « La pensée straight » dans *Questions Féministes*, n°7, Février 1980, pp. 45-53

leur mari ?) et de “politique sociale” (les femmes peuvent-elles exercer les mêmes fonctions que les hommes ?) »<sup>5</sup>. On voit ainsi comment la langue et les enjeux politiques s’entremêlent.

Une masculinisation radicale et drastique de la langue arrive juste après cette période. En effet, la langue française est « normée » avec l'apparition de l'Académie française au 17<sup>e</sup> siècle. Composée uniquement d’hommes bourgeois, blancs, on assiste à une masculinisation délibérée et imposée.

Cette masculinisation se produit dans plusieurs domaines :

### 1. Le vocabulaire

On va condamner et évincer des noms féminins de métiers employés à l’époque tels que autrice, peintresse, philosophe, médecine, etc.

### 2. Les accords

La langue française avait jusque-là plusieurs règles concernant les accords :

- Il y avait l’**accord de proximité** : lorsqu’il y a plusieurs mots à accorder avec un adjectif ou un verbe, on prend le genre et le nombre du dernier mot prononcé. Par exemple : « un homme, un enfant et une femme inscrite ». La femme étant le dernier mot, on accorde la suite au féminin singulier.
- On trouvait également l’**accord de majorité** : l’accord qui se fait selon la majorité dans une liste. Par exemple, « 35 femmes et un homme enfermées ». Les femmes étant en écrasante majorité, on accorde le verbe au féminin pluriel.
- Aussi la **règle du choix**, qui permettait de simplement choisir, principalement utilisée pour permettre les rimes à la poésie.
- Enfin, il y avait l’**accord d’importance** : on accorde avec le mot jugé le plus important de la phrase. Par exemple : « la couronne de la reine et les tasses cassées ». La couronne de la reine étant un objet de plus grande valeur, c’est avec lui que le verbe s’accorde.

La nouvelle règle imposée dès lors par l’Académie, et évinçant toutes les autres, est que le masculin l’emporte.

### 3. L’Homme

En 1694, le mot Homme devient le mot signifiant l’ensemble de l’humanité.

---

<sup>5</sup> Éliane Viennot, *Non, le masculin ne l’emporte pas sur le féminin. Petite histoire des résistances de la langue française*, Édition iXe, 2017, p.22

Il y a ainsi une « violence imposée à la langue française par ceux qui ont entrepris de la modifier pour qu'elle témoigne de la "plus grande noblesse du sexe masculin" et pour qu'elle la renforce »<sup>6</sup>. De fait, beaucoup d'intellectuel·les, linguistes, poète·s·ses, artistes s'indignent. Ces décisions de l'Académie vont à l'inverse des usages, créent une langue élitiste qui séparent le peuple des intellectuels nobles ayant le temps et les moyens d'apprendre ces nouvelles règles complexes et contre-intuitives, car elles « se sont faites en dépit de la langue, de ses traditions, de ses logiques »<sup>7</sup>. Et malgré cette révolte des femmes et hommes de lettres à l'époque, ces règles s'imposent, car une énergie folle est déployée pour que les institutions les appliquent : elle s'immisce ainsi dans les écoles primaires, secondaires, supérieures, les administrations, les banques, etc.<sup>8</sup> Et elles sévissent encore aujourd'hui. Comme l'explique Eliane Viennot, historienne et linguiste, « nous sommes les héritières et les héritiers d'un long effort pour *masculiniser* notre langue. Effort qui s'insère évidemment dans un plus vaste mouvement pour maintenir ou accentuer des rapports de force, dont ceux qui organisent la domination masculine »<sup>9</sup>.

### **Langage et écriture inclusive**

« À l'heure où les femmes commençaient à entrer dans la cour des grands avec leurs écrits, quoiqu'empêchées d'étudier et de parvenir aux métiers supérieurs, ceux qui voulaient conserver cette manne pour eux ont estimé qu'il fallait batailler *aussi* sur le terrain du langage. Aujourd'hui que la plupart des empêchements légaux, garantissant la suprématie masculine, sont tombés, c'est sur ce terrain qu'ils continuent de ferrailer, comme si la domination du masculin sur le féminin en grammaire (prétendument sans rapport avec celle des hommes sur les femmes dans la société) constituait le dernier rempart derrière lequel ils pouvaient se protéger de l'égalité. Il nous revient donc de démanteler cette entreprise - à l'égalité des autres »<sup>10</sup>.

En se réappropriant la langue et l'usage que l'on en fait, les féministes rejoignent ce qu'Andréa Dworkin disait : « Aucune transcendance du système masculin n'est possible tant que les hommes ont le pouvoir de nommer »<sup>11</sup>. Le langage structure la pensée, et la pensée construit nos actes et comportements. Tant que la langue sera celle qui a volontairement effacé les femmes, la société restera misogyne.

Cette réappropriation passe par le langage inclusif aujourd'hui. En effet, on entend et lit de plus en plus ce qui est le plus souvent nommée comme l'écriture inclusive. Si elle paraît toute neuve, en réalité cela fait des dizaines d'années dans les milieux féministes qu'on utilise et teste, comme un laboratoire linguistique, une langue inclusive. C'est-à-dire une langue qui,

---

<sup>6</sup> *Ibid*, p.101

<sup>7</sup> *Idem*

<sup>8</sup> *Idem*

<sup>9</sup> *Ibid*, p.8

<sup>10</sup> *Ibid*, pp.103-104

<sup>11</sup> Andrea Dworkin, « Le Pouvoir », dans *Nouvelles Questions Féministes*, 2006/3 (Vol. 25), pp. 94-108

comme son nom l'indique, permet d'inclure les femmes et minorités de genres généralement exclues de la langue, et donc invisibilisées et/ou stigmatisées dans la société. Cette volonté linguistique de rendre la langue moins masculine a eu au cours du temps des formes et noms différents : le langage épïcène, la communication non sexiste, la féminisation de la langue, la neutralisation de la langue, etc. Mais celle qui s'est imposée médiatiquement et qui se généralise de plus en plus, depuis environ 5 ans, est l'écriture ou langage inclusif. Sa grande plus-value est qu'elle amène une question de « non-genrage » et permet d'inclure ainsi la non-binarité de genre. Si de nombreuses personnes la limitent au point médian, il existe en réalité de nombreuses règles au langage inclusif :

- Accord au féminin lorsqu'on nomme une femme

Par exemple : « Simone de Beauvoir est l'autrice de ce livre », et non « Simone de Beauvoir est l'auteur de ce livre ». Cette règle lutte contre un masculin générique et neutre que l'Académie française nous a imposé. Aussi, on va préférer une féminisation qui s'entend à l'oral, pour sortir de l'invisibilisation, et qui a un passif historique. Par exemple, on préférera « autrice » plutôt que « auteure ».

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, dans le cas des noms de métiers, ceux qui font polémique lorsqu'on les féminise sont liés soit à des enjeux de pouvoir, soit à des rôles sociaux marqués dans la société. Il n'y a effectivement pas de problème avec « couturière » ou « infirmière », mais par contre « autrice », « poétesse », « plombière » ou « présidente » posent beaucoup plus de réticences. Ou encore, « directrice d'école » ne pose pas de souci, mais « directrice d'une grande entreprise » ne passe pas. On entendra ou lira le plus couramment « Madame le directeur ».

- Variation des règles d'accords

En utilisant les règles qu'on a déjà mentionné : majorité, proximité, choix, importance. L'accord de proximité est en réalité très intuitif et vivant. On l'a utilisé dans toute cette analyse. Vous en êtes-vous rendu-es compte ?

- Emploi des doublets ou la double flexion

En utilisant le masculin ET le féminin dans les énoncés lorsqu'on s'adresse aux deux genres ou lorsqu'on parle de personnes de genres différents. Cela permet aussi de sortir du masculin générique et neutre. On va par exemple dire « Bonjour à toutes et à tous ».

- Usage du point médian

Le point médian est finalement juste une abréviation à l'écriture (voire à l'oral) des doublets. Cela permet un gain de temps. On écrira « Bonjour à tou-t'es » et on pourra dire « Bonjour à toustes ». L'intérêt du point médian est qu'il permet aussi d'inclure

les personnes qui se situent en dehors du spectre de binarité de genre, et on voit ainsi de plus en plus s'ajouter la lettre « x », comme neutre : « un·x·e ».

- **Recours aux termes épïcènes**

Les termes épïcènes sont des mots qui s'écrivent de manière indifférenciée au masculin ou au féminin. On utilisera par exemple « parlementaires » plutôt que « député·es », ou « enfant » plutôt que « fille ou garçon », « élève » plutôt que « étudiant·e », etc.

- **Utilisation de mots englobants**

Les mots englobants permettent d'éviter de devoir citer le masculin et le féminin de chaque mot. On préférera par exemple « le lectorat » (aux lecteurs et lectrices), « le personnel soignant » (aux infirmières et infirmiers, aides-soignantes et aides-soignants), « la direction » (aux directeurs et directrices), « le public » (aux spectateurs et spectatrices), etc.

### **Changer le monde par le langage**

Depuis le début des années 1980 déjà, la Belgique, le Québec, la Suisse et la France se sont de plus en plus dotées de règles de féminisation de métiers. La plupart du temps, il s'agissait simplement :

- de remettre en usage le mot censuré : présidente, avocate, etc.
- de ressusciter des mots oubliés : autrice, poétesse, etc.
- de créer de nouveaux mots en féminisant des mots à usage uniquement masculin : une agente, une ingénieure, une plombière, etc.

L'Académie française s'est pourtant battue pendant 40 ans contre cette féminisation, et ne lâche une partie des armes finalement qu'en 2019. Pourquoi tant de résistances ? Et pourquoi, face aux évolutions de la langue qui dépassent maintenant la féminisation des noms de métiers, les polémiques continuent à faire rage ? Par exemple, le pronom inclusif et non-binaire « iel » est enfin entré dans le dictionnaire en 2021, alors qu'il est déjà dans le Wikitionnaire depuis 2015.

Comme le montre l'histoire de la masculinisation du langage, la langue est une lutte de pouvoirs, et notre société androcentrée et sexiste produit ainsi inévitablement des résistances. Si on a mis autant d'énergie et passé autant de temps à effacer le féminin de la langue, c'est bien la preuve qu'il y a un enjeu derrière. Et celui-ci n'est pas contenu dans les nouvelles normes qu'on met en place, mais bien dans la perturbation qu'on crée dans les rapports de forces et de domination. C'est pour cela qu'il est d'autant plus crucial de lutter contre le courant, s'appropriier la langue et s'affranchir de ses règles traditionnelles.

L'un des principaux reproches faits au langage inclusif est d'y voir là une dérive contemporaine qui veut modifier la langue et sa « pureté », comme si elle était un bloc uniforme qui ne bougeait jamais. Cet argument ne tient pas la route, puisque, nous l'avons vu, la langue est en perpétuelle évolution, et particulièrement pour des enjeux de genre et de pouvoir. La ramener vers ce qu'elle était à une certaine époque (c'est-à-dire plus inclusive), tout en incluant une non-binarité, est donc essentiel pour faire bouger les choses dans la société. Il ne s'agit, en fait, non pas d'un nouvel usage, d'une « nouvelle lubie féministe », mais bien d'un retour à la langue comme elle a déjà été : bien plus égalitaire. Dans cet argumentaire, un paradoxe existe car lorsqu'on reproche au langage inclusif de perdre la richesse de la langue, il suffit de se rappeler qu'au 17<sup>e</sup> siècle, lorsque la langue s'est vue masculinisée, les intellectuel·les amenaient exactement le même constat, et se sont battu·es en vain pour que la langue ne se masculinise pas.

Quant à l'argumentaire disant que tout cela complexifie une langue déjà compliquée, il est difficilement recevable, lorsque l'on comprend que les règles qui ont été mises en place au 17<sup>e</sup> siècle ont bien plus complexifié la langue qu'elle ne l'était à la base. Le français est doté de règles, d'exceptions, de particularités des plus difficiles à comprendre et intégrer, mais cela n'est pas remis en question. À ceux qui se plaignent de ne plus savoir si on emploie professeure ou professeuse, n'hésitez pas alors à vous scandaliser que les dictionnaires acceptent qu'on écrive de plusieurs manières clé et clef ou cacahuète, cacahouète et cacahouette. Ou encore qu'il y a 12 manières d'écrire le son « s » en français (« s », « ss », « c », « ç », « sc », « t », « x », « z », « th », « sth », « cc », « sç »)<sup>12</sup>.

Par ailleurs, quant au point médian qui fait souvent débat, rappelons qu'il n'est ni plus ni moins qu'une abréviation, comme tant d'autres abréviations que l'on peut entendre ou lire dans la langue. On dira, par exemple « études de psycho » pour abrégé « psychologie ». Ou, autre exemple, on lira, dans des formulaires des pluriels mis en abréviation par des parenthèses, comme « nombre d'enfant(s) ». Quant à la difficulté de trouver le point médian sur le clavier d'ordinateur, c'est un problème évident, mais il n'est en aucun cas la faute de la langue ou des féministes mais bien des entreprises concevant les ordinateurs.

### **La langue, comme outil pédagogique**

Nommer les choses de manière juste, c'est aussi permettre de dépasser des normes, voire de dépathologiser des identités. C'est en donnant un nom qu'on visibilise ce qui existe, ou justement ce n'existait pas jusque-là. Car les mots créent les idées. Par exemple, en suédois, le mot « caprice » n'existe pas. Les enfants en Suède ne font donc pas de caprices. Ils ont des émotions. L'usage des mots a le pouvoir de changer le monde. Comme l'explique Judith

---

<sup>12</sup> Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, *La faute de l'orthographe : la convivialité*, Editions Textuel, 2021

Butler, « loin d'être de simples relais de la description de *choses* qui leur préexistent, les *mots* participent au contraire à en produire les contours »<sup>13</sup>.

Au vertige de fixer les mots dans la matière, répond le besoin de nommer ce qui n'est pas autorisé dans la société. Puisque les combats féministes francophones se sont souvent articulés autour de l'appropriation du langage, on peut donc voir comment les mots viennent nous redresser, nous donner de la dignité, nous lier les un-es aux autres. Alors que le mot fraternité est placardé et crié sur tous les toits (surtout en France), le mot sororité a disparu avec l'apparition des dictionnaires<sup>14</sup> et a ainsi « dormi des siècles »<sup>15</sup>, effacé du vocabulaire comme pour tenter d'empêcher la sororité d'exister dans les pensées et, donc, dans les actes, renforçant le masculin universel. « La possibilité d'une communauté de femmes, parfaitement autonomes et totalement unies, n'était pas bienvenue sous le règne de l'Eglise et du patriarcat. Il faut mesurer la dangerosité du concept : par la sororité surgit l'indépendance, voire l'autogestion. Le système dominant n'a aucun intérêt à être perturbé par un contre-pouvoir »<sup>16</sup>. Et ce contre-pouvoir a ainsi tout intérêt à aller à l'encontre du système dominant.

C'est un exemple parlant car les dictionnaires nous racontent quelque chose de l'époque où ils ont été écrits. Si on a l'impression que le dictionnaire est un ouvrage objectif, ce n'est pas le cas : il est le reflet des changements sociaux. Petit à petit, on fait entrer dans le dictionnaire des mots qui sont d'usage dans la langue. Ou on fait disparaître ceux qu'on ne veut plus voir exister.

Ainsi, le dictionnaire *Les mots du contre-pouvoir* est un outil militant qui assume sa subjectivité, remettant en avant les mots effacés, évincés, invisibilisés, inconnus. Il y a une créativité et un humour, pour assumer pleinement cette subjectivité et rendre les mots accessibles au plus grand nombre. S'assumer subjectif, c'est aller contre l'idée que la langue est pour les érudits, mais qu'elle émerge du peuple. C'est un coup de pied à l'Académie française et à la domination patriarcale et élitiste. Il a été ainsi participatif, collaboratif, écrit par les multiples plumes d'association, de militant-es, de collectifs, de citoyen-nes, des personnes concerné-es. Il joue donc un rôle d'inclusion, en redonnant la voix aux minorisé-es et discriminé-es.

Si aucune révolution politique n'aura lieu « sans changement radical de l'idée qu'on se fait du possible et du réel »<sup>17</sup>, réinventer les usages de la langue et un nouveau vocabulaire sont des

---

<sup>13</sup> Audrey Benoit, « Assujettissement et subversion dans le langage. Judith Butler et la critique foucauldienne de la souveraineté » dans *Phantasia*, vol.8, 2019, pp.38-47

<sup>14</sup> Les dictionnaires sont nés après l'apparition de l'imprimerie qui se généralise en France dans le dernier tiers du XVIe siècle. En quelques décennies, on change d'alphabet, on met au point des signes aidant à la lecture (ponctuation, accent, cédilles, trémas...), on réfléchit sur les langues, leurs rapports, la manière de les traduire - et les premiers dictionnaires émergent alors. Dans : Éliane Viennot, *op cit*, p.14-15

<sup>15</sup> Chloé Delaume, *Sororité*. Editions Points, 2021, p.9

<sup>16</sup> *Idem*

<sup>17</sup> Judith Butler dans *Trouble dans le genre/ Le féminisme et la subversion de l'identité*. Editions La découverte, 2005, pp. 105-106



manières de participer à retourner le pouvoir de domination présent dans la langue, et donc dans nos idées. C'est créer un contre-pouvoir, arrêter d'entériner les rapports sociaux de domination, construire une puissance d'agir et un *empowerment* féministe. À nous les nouveaux mots du féminisme !